

Garance Alves, plasticienne sincère et exigeante.

Essai d'interprétation de ses créations.

Alain Vergès - Décembre 2022

A chaque pas que je fais dans la découverte des créations de Garance Alves, je ressens une présence affirmée, une sorte d'exigence mais surtout, la quête sincère d'une artiste : celle de nous éloigner un tant soit peu de la réalité, de détourner un instant notre regard pour nous plonger ailleurs. Mais l'ailleurs de Garance Alves, sans concession à une quelconque séduction artistique, est en chacun de nous. Tout proche de soi pourrait-on croire alors, et pourtant si loin, là où nous n'avons pas l'habitude d'aller. Là où naissent nos émotions artistiques, peut-être là où s'accomplit notre désir d'art. Dès lors, la proposition artistique de Garance Alves serait-elle de nous faire abandonner les habits du monde où nous croyons être, habits certes protecteurs mais qui nous dissimulent aussi, pour nous interroger sur notre identité, nous faisant glisser, dépouillés, vers nos univers intimes ?

Une œuvre introductive : « A NU ».

« A NU » est une œuvre de « jeunesse » – dire cela alors que Garance Alves a tout juste 30 ans, n'est-ce pas reconnaître une maturité artistique déjà bien accomplie ? -, une œuvre donc qui d'emblée nous plonge dans l'univers artistique de Garance, dans les thèmes qu'elle explore : le dépouillement, l'effacement, l'absence, l'abandon, et dès lors le lien avec l'identité réelle ou fragmentée. Ici avec « A NU » le dévêtissement, pour traduire cette dépossession, ce dénuement.

Dirai-je, reprenant la formulation de Rachel Cusk : « (...) *Ce n'est pas moi qui ai trouvé ces mots. Les tableaux les ont trouvés, quelque part en moi...* ⁽¹⁾... Derrière eux, se cachent les thèmes qui font des va-et-vient dans les créations de Garance, travaillés et retravaillés comme des idées qui feraient les cent pas dans sa tête... « *J'ai dessiné les armoires de différentes personnes, nous dit-elle, et je les ai mises en parallèle avec des dessins montrant leurs propriétaires nus dans des postures qui leur sont propres... Ces armoires sont envisagées comme des valises géantes, morceaux d'intimités révélés aux regardeurs* ». Dichotomie et entrelacements en chacun de nous « *du corps périssable et du corps spirituel* ⁽²⁾ » : dès lors Garance nous suggérerait-elle cette disputation à l'œuvre en nous, avec ses *mots* à elle, son propre langage artistique ? Les corps nus qu'elle nous montre, dépouillés de tout ce qui les habille, devenus fragiles et vulnérables, seraient-ils ces « *corps périssables* », tandis que les habits qu'elle transpose en négatif seraient ce qui nous habite : notre « *spiritualité* », au sens profane. Les habits seraient-ils là non pas pour vêtir notre apparence mais, inversés, pour entrer en nous et « habiller » notre identité, notre intimité : pensée, idées, souvenirs, impressions, rêves et cauchemars, désirs et fantasmes, sensations et émotions, croyances parfois...

Des créations exigeantes...

Le langage artistique de Garance prend différentes formes : des dessins au crayon, des objets de taille réelle ou miniature, très souvent le noir et le blanc, mais la couleur aussi, des tissus et des draperies – un matériau qu'affectionne Garance -, des impressions photographiques ou la décoloration d'un support, des vidéos, des installations 3D... Peut-on dès lors qualifier Garance de « *plasticienne* » tant sont multiples les facettes de ses créations ?

¹Rachel Cusk dans « La dépendance ».

²Expression de l'apôtre Paul dans le 2^{ième} Epître aux Corinthiens.

Toutes sont œuvres de précision, de rigueur, d'une parfaite maîtrise - remarquables dessins -, toujours d'une grande pureté – celle du tissu blanc, celle du trait au crayon noir - caressant et côtoyant le *beau*. Mais comment dire cela tant on sait, depuis le dialogue entre Socrate et le sophiste [Hippias](#), l'insurmontable difficulté à définir « *le beau* » ⁽³⁾ ? Dès lors, allant au-delà des apparences artistiques, la force des créations de Garance Alves n'exprime-elle pas son désir de dire qui elle est, interpellant en retour notre insatiable et réciproque désir ? Comment dès lors ne pas se perdre dans le dédale de qui nous sommes ? Peut-être parce que le côté informel et onirique des œuvres de Garance Alves garde toujours présent en lui un « *morceau de réalité* » ⁽⁴⁾, un lien avec elle, et c'est bien ce lien que Garance explore dans ses créations. Faute de quoi, nous dit encore Jean Fautrier, l'œuvre devient « *aride* » et ceux à qui elle s'adresse, nous « *les regardeurs* », perdons pied et nous noyons.

Notons que Garance nous interpelle en tant que « *regardeurs* ». Ce terme me plaît, tant il met *le regard* au centre de la relation avec les œuvres. Pas le regard du « *voyeur* », inquisiteur et prédateur, regard à sens unique. Non ! Il s'agit, chez le « *regardeur* », à la fois de ce qui entre en nous et s'imprime sur notre rétine, et aussi de ce que nous projetons hors de nous, avec tout ce que nous sommes. Un regard à double sens donc, « *un mouvement de va-et-vient entre ce qui est, le monde silencieux et dépourvu de nom, et nous qui le regardons* » ⁽⁵⁾ ».

... mais pleines de sensibilité.

« FRAGMENTS », « A NU », « MUE », « INCONNUS INTIMES », « LA TRAVERSEE », « EFFACEMENT », « TROUBLES » ... Une sorte de fratrie dans tous ces intitulés, dont le seul énoncé invite au questionnement. Ainsi se dit-on, devant les créations de Garance, que le regard à lui seul - ce qui s'imprime sur notre rétine - ne suffit pas, on se dit qu'au-delà de ce regard-là, il faut tisser un lien avec ce que l'on regarde, revenir plusieurs fois pour regarder avec tout ce que nous sommes : la pensée en éveil, les battements du cœur, le souffle des poumons, la pupille des yeux et puis le cerveau Oh ! Oui, le cerveau, le cerveau... et on se dit alors que tout ce qui nous rapproche des créations de Garance nous rapproche de nous-même, parce qu'il faut fouiller en soi pour plonger en elles. Comme si le regard s'inversait, comme si... « *Le soleil a entraîné le regard avec lui... de l'autre côté du fleuve...* » ⁽⁶⁾. Est-ce là où nous amène Garance avec ses barques, *de l'autre côté du fleuve*, là où ses créations rencontrent notre imaginaire, le rejoignant peut-être. ?

Ainsi, l'univers de Garance Alves paraît sagement appartenir au monde commun et rationnel, alors que Garance est une passeuse entre deux rivages : aurions-nous dès lors peur de nous réveiller de l'autre côté ? Mais sait-on vraiment où naissent nos émotions artistiques et comment elles naviguent en nous ? Serait-ce à bord de ces barques, dans lesquelles Garance nous fait voyager, nous prenant là où nous sommes : sur les rives de la réalité commune à tous, et tels que nous sommes : d'anonymes piles de chemises bien

³ Dialogue de Platon : « *Sur le beau* ».

⁴ Expression de Jean Fautrier.

⁵ K. O. Knausgaard

⁶ J.M.G. Le Clézio dans « *Mydriase* »

repassées, alignées ou empilées, pour nous amener dans « *la communauté* » des minuscules *personnages-chemises* où, nous dit Garance, « *chaque individu est singularisé par une posture propre* ». Ainsi, dans ce passage d'une rive à l'autre, deviendrions-nous davantage nous-même en révélant *notre singularité* ?

Et si on ne monte pas à bord de ces barques, alors on n'entend pas ce que Garance nous dit, on ne voit pas ce qu'elle nous propose, ni ce qu'elle nous montre, ni ce qui nous entoure, ni ce qu'elle réveille en nous. Nous restons confinés dans notre solitude et l'artiste dans la sienne, alors qu'« *on a tellement de lumière en soi ! On ne le savait pas* » (6).

Avec « MUE », la tonalité des rêves.

Clermont-Ferrand, chapelle de l'Oratoire. Un manteau et des voiles « habillant » une danseuse absente, virevoltent sur un écran. Succession d'images s'ajoutant les unes aux autres en une séquence d'identiques impressions, laissant derrière elles les traces de leurs passages, tentant peut-être d'y capter l'insaisissable : la relation entre notre apparence, son abandon et ce que nous sommes.

Ainsi, parce que la danse est mouvement, parce que le mouvement s'exprime dans l'espace : « *Une action par laquelle un corps passe d'un lieu à un autre* » (7), mais parce que la danse de Garance et de Marie George est une danse *sans corps*, n'exprime-t-elle pas alors, cette danse, non pas l'occupation d'un espace mais son *abandon* ? Comme une enveloppe de peau évidée, délaissée sur le rocher là où le lézard s'est réchauffé au soleil, vêtu, après la mue, de sa seconde peau.

Mais aussi, avec ces vidéos, me reviennent en mémoire les chronophotographies de E-J Marey ou d'E. Muybridge sur le mouvement : des images successives aussi, mais avec des intentions toutes différentes. Avec E-J Marey et d'E. Muybridge, un homme court : des photos multiples décomposent son mouvement ; un pélican vole, un cheval est au galop, les poses successives impressionnent le support argentique. Ces images tentaient alors - on est au 19^{ième} siècle - de répondre à des questions physiologiques sur le mouvement. Avec la plasticienne Garance, la chorégraphie et les pas de danse de Marie George mettent en mouvement des manteaux et des voiles, en une succession d'images. Ne seraient-elles pas alors, ces images sans corps – souvent inexistant sinon fragmenté -, ce qui reste quand les habits ont été abandonnés et les lieux désertés ? Seraient-ils, ces habits, comme nous le dit ailleurs Garance (8), « *des témoins de corps, présences impalpables et silencieuses voyageant vers une destination inconnue* » ? Avec Garance, le mouvement n'est pas une action qui nous déplace dans l'espace, il est, peut-être, ce qui va de notre apparence à notre identité.

Je pense aussi aux invisibles effluves d'un parfum qui voyagent dans une pièce au moindre courant d'air. Et qui sentent si bon quand ils ont été abandonnés par l'être aimé. Je pense au silence après la musique, quand les notes résonnent encore en nous, notes de joie ou de peine, accords fugitifs d'un peu de bonheur, d'un trouble aussi... notes de Rémi Subjobert qui accompagnent discrètement cette œuvre... Fragments de tout ce qui a été une présence. Ainsi ressent-on dans les *oscillations en noir et blanc* de cette création, ce qu'est l'absence, quand tout nous dit autour de nous qu'il y eut une présence.

⁷ D'après Descartes.

⁸ A propos des chemises dans « LA TRAVERSEE ».

Cette création de la chapelle de l'Oratoire nous transporte aussi dans un univers monochrome : du noir et blanc presque, avec pour les vidéos, ici un filtre bleu, là une légère teinte sépia. Ainsi, ces draperies et ces tissus blancs, et ces vidéos monochromes ont-ils la tonalité des rêves : nous voilà dès lors dans leur monde. L'art et le rêve ont une telle force pour transformer la réalité. Une telle connivence aussi. Dès lors, plus cette réécriture de la réalité la rend proche de nos rêves, plus l'œuvre « nous fait du bien », nous paraissant alors aussi « belle » qu'un rêve heureux dont on sortirait à regret.

Ailleurs, « EFFACEMENT ».

Clermont-Ferrand, salle Gaillard. En noir et en blanc toujours. Le noir et blanc crée d'emblée une distance avec la réalité, puisqu'il en transcrit les couleurs en nuances monochromes. Alors, dans ses créations, dans ses dessins, Garance s'approprie cette distance, la rétrécit ou la rallonge, l'oriente vers ici ou vers là-bas, la parcourt à pied, pas à pas ou en courant...

Il y a donc ces dessins – toujours magnifiques - exposés seuls - LE JEU DES POSSIBLES par exemple - ou associés à des installations – œuvre dans l'œuvre alors -. Il y a aussi ces traces de chemises imprimées sur un support noir, quelques traces grises et blanches obtenues par décoloration, qui nous rappellent que nous n'existons peut-être, que par l'impression que nous laissons et par celle que nous laisserons : vivrions-nous et survivrions-nous davantage dans l'imaginaire que dans le monde réel ? « *L'art et la mort*, écrit K. O. Knausgaard, *empêchent la réalité de s'effondrer* ⁽⁹⁾ ».

Dès lors avec « EFFACEMENT », l'intention artistique de Garance Alves serait-elle aussi une interrogation oscillant entre ce que nous sommes et ce que nous laisserons ?

Quelques impressions blanches sur une toile...
Et dans le cœur de l'être aimé,
et dans celui de tous ceux qui nous aiment.

Des créations contemporaines : « LES SENTINELLES ».

Rouen, Musée des Beaux arts et Musée de la Céramique. A nouveau la distanciation du noir et blanc. Comme si d'emblée Garance manifestait certes sa reconnaissance à ces œuvres du 19^{ième} siècle, puisqu'elle les a choisies parmi tant d'autres, mais aussi sa distance par rapport à elles. Avec ces créations, « LES SENTINELLES », nous retrouvons le thème de la mue, Garance donnant une nouvelle peau à ces œuvres du 19^{ième} siècle.

Une cuisinière donc et des joueuses de loto. L'angle de vue initial de Victor Gilbert, tout en plongée, dominateur, rend cette jeune femme soumise certes à sa tâche ménagère mais, au-delà, à sa condition de femme. Garance bouleverse adroitement cet ordre des choses, alors communément accepté. Subtilement recadré, l'angle de vue en contre plongée de Garance élève cette cuisinière vers sa dignité, vers sa liberté. Avec toujours la récurrence du thème des chemises qui, dessinées, occupent la bassine de la cuisinière puis, en impression 3D, s'en évadent sur des assiettes en céramique, le tout prolongeant l'installation pour aller à notre rencontre.

Pour les joueuses de la partie de loto de Charles Chaplin, Garance « *plonge (ce tableau) progressivement au cœur de son imaginaire et le réchauffe à son sens du bizarre* ⁽¹⁰⁾ » : ainsi Garance fait-elle sortir les joueuses des règles du jeu, de toutes les règles d'ailleurs, y compris, peut-être, les règles et jeu de la société.

Lézarder les forteresses, sortir des conventions et des règles avec subtilité, telle est, me semble-t-il, le rapport que Garance Alves établit avec ces œuvres du 19^{ième} siècle. Mais pour en arriver là, Garance a déconstruit par la pensée les œuvres de V. Gilbert et de C. Chaplin. Expliquons-nous. Retravailler une œuvre, c'est d'abord la traduire en idées, la projeter dans l'abstraction ou, pour reprendre les mots de D. Diderot : « *percevoir les choses d'une manière beaucoup plus abstraite,*

⁹ K. O. Knausgaard dans « Mon combat ».

¹⁰ F. Calame-Levert dans le catalogue de l'exposition « La ronde » - Rouen 2022.

séparer par la pensée, les qualités sensibles des corps, du corps même qui leur sert de base » ⁽¹¹⁾. Ensuite, avoir ces *qualités* pour socle de son travail et procéder à leur métamorphose en les déviant de leur trajectoire. Apporter alors son propre regard distancié, lucide et contemporain.

Ainsi me semble-t-il, Garance retient des œuvres initiales, la soumission aux règles du jeu, aux règles de la société, à la condition de la femme. Dès lors, elle nous livre *sa* proposition, libre et contemporaine : avec « LES SENTINELLES », la relecture par Garance de ces œuvres du 19^{ième} siècle, met en avant le combat féministe et fait une intrusion dans les règles de la société, pour les bouleverser, confrontant et opposant « les règles » et la liberté. Ces *sentinelles* seraient-elles aux aguets du moindre mouvement dans la forteresse de l'ordre établi, moindre mouvement que Garance saisit pour métamorphoser l'œuvre initiale ?

Ainsi donc Garance Alves nous invite dans ses créations sur la pointe des pieds, avec une grande délicatesse, sans brusquer notre sensibilité ni heurter notre regard. Ses œuvres paraissent, de prime abord, toujours paisibles. Mais s'il y a, dans l'attention que l'on porte aux créations de Garance, ce temps d'un premier regard sage et apaisé, vient ensuite celui, plus intérieur, de sa réverbération en nous, qui donne alors à ce premier regard, toute son ampleur et sa profondeur.

Comme la mer quand elle est calme, sans la moindre vaguelette ni la plus petite oscillation de ses flots. Mais ne nous y trompons pas : la mer porte toujours en elle la puissance de la houle.

Alain Vergès - Décembre 2022

¹¹ Denis Diderot dans « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient ».